

Lib 3717



FRITZ . MASOIN .

ETINCELES
DE GUERRE

3^mo Mille = 1920 = Prix 0,50f.

- BRUXELLES -

Imprimerie Lithographie Briqg Hill
106⁷ rue de L'Arbre Béqit.

NLP 3717



Etincelles de Guerre

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN BELGIQUE DE 1815 A 1830. — Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique, Lebègue, 1901. fr.	3.50
AU JOUR LE JOUR. — Etudes historiques et littéraires. Bruxelles, Lacomblez, 1903 fr.	3.50
RETOUR VERS L'AUBE. — Poésies. Bruxelles, Schepens, 1906 fr.	3.00
GRAMMAIRE FRANÇAISE COMPLÈTE ET NOUVELLE à l'usage des classes de l'enseignement moyen. Adoptée par le Con- seil de perfectionnement de l'Enseignement moyen. Verviers, Hermann, 1908. fr.	1.50
EXERCICES FRANÇAIS mis en rapport avec la GRAMMAIRE FRANÇAISE. (Avec la collaboration de M. Koumoth.) Adoptés par le Conseil de perfectionnement. Verviers, Hermann, 1910. fr.	2.00
HISTOIRE DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO, 2 vol. — Ouvrage couronné. Namur, Picard-Balon, 1912-1913.	8.00
L'ART AU FOYER. — Bibliothèque de l' <i>Education familiale</i> . Namur, Godenne, 1913 fr.	0.40
NADINE. — Poème. Bruxelles, Henri Lamertin, 1914 . fr.	3.00

FRITZ MASOIN

Etincelles de Guerre

50 centimes.



BRUXELLES
IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE BRIAN HILL
106B, rue de l'Arbre-Bénié, 106B.

1916

NOTE. — Nous avons exposé ailleurs nos théories sur la prosodie, particulièrement en ce qui concerne la rime et l'hiatus.

Etincelles de Guerre

LETTRE A LA FIANCÉE

Je t'écris d'une ferme où nous campons ce soir.
La girouette, au toit, gince de désespoir;
Le vent attise l'âtre, et des bruits de tempête
Sifflent sur les chemins où, se cognant la tête,
Les vieux hêtres debout à demi fracassés
Tremblent sous les obus qui viennent à passer.
Et dans la nuit profonde, au seuil de la fournaise
Je cherche ton regard et tes lèvres de fraise;
Je répète les mots de douceur et de miel
Qui ont chanté jadis sous notre petit ciel;
Je songe aux jours passés de paix et de tendresse
Où notre esquif heureux voguait sur la caresse
Des flots qui nous berçaient à la voix des matins
Dont l'haleine mouillait tes longs cheveux mutins...

Comme c'est loin! Demain, je vais à la bataille
Où peut-être la mort m'attend pour ses fiançailles.
Si je ne reviens pas, ô fleur de mes désirs!
Crois bien; je serai mort dans ton cher souvenir
Pour toi, pour la Patrie ayant donné mon âme,
Car vous êtes, vous deux, la seule et même femme
Au regard de bonté, au front riant et pur
Comme une aube légère aux rives de l'azur,
A laquelle mon être, et toute sa jeunesse,
Et mon âme fervente aspire avec ivresse.
Et je marche au combat, aussi joyeux et fier
Qu'un printemps conquérant les drapeaux de l'hiver:
Et je mourrai pour toi en me donnant pour elle!

Lorsqu'on viendra te dire — ô douce âme fidèle! —
" Il est mort; priez pour lui! " alors, souviens-toi
Des bonheurs qui sont nés, qui sont morts avec moi,
De nos derniers baisers dont les fleurs parfumées
Embaumeront ton cœur aux corolles fermées.
Tu reverras alors la tonnelle où l'été
Conduisait nos bonheurs sous les molles clartés
De la lune paisible écoutant nos paroles
Qu'emportaient les baisers de la brise frivole;
Et tu retourneras aux sentiers familiers
Où nous avons semé nos aveux par milliers
Et doré l'avenir de ses plus beaux mensonges.
Comme il faisait heureux de vivre de ce songe!
Puis, à ton petit frère — ô chère! — tu diras
Que son grand ami Paul, qui souvent, dans ses bras,

Le prenait pour jouer, est mort dans la bataille
Fauché par le canon dans un vent de mitraille
Mais qu'il n'a pas eu peur et qu'il est mort debout.

Pour toi, tu reprendras tout mon courage, tout,
Pour l'enfermer avec nos bonheurs éphémères
Dans ton cher petit cœur : car la vie est amère
Et plus dure parfois que la mort. O ma fleur!
Rêve de mes vingt ans! Ne répands pas de pleurs!
On envie un soldat, on ne le pleure pas.
Et mon âme d'ailleurs, attachée à tes pas,
Reviendra de l'azur habiter ta demeure,
Elle sera l'aurore et la clarté de l'heure
Qui sonne à ton réveil ; elle sera, le soir,
Ton repos et ton rêve, elle viendra s'asseoir
Au seuil de tes chemins, et partout ma pensée
Suivra ton souvenir de son ombre effacée.
Et quand la paix sereine, ouvrant ses ailes d'or,
Rajeunira la vie et chassera la mort ;
Quand le vent soufflera, libre, à travers nos plaines,
Sur le front des moissons et des forêts hautaines,
Tu t'en iras — amie — à la tombe où je dors
Dans la campagne immense où sont couchés les forts
Cueillir parmi les flots des herbes ondulées
Une gerbe de fleurs aux corolles voilées
Où tes lèvres d'amour dont je fus fiancé
S'uniront à mon âme en ce dernier baiser.

LEURS MÈRES

Ils étaient le soleil, ils étaient votre joie,
O mères! ces enfants que berçaient vos chansons
Quand leurs regards s'ouvraient aux jeunes horizons
Où tremblait votre rire ainsi qu'un fil de soie!

Ils marchaient beaux et forts, en chantant, vers la vie
Comme des matins d'or vers des midis brûlants,
Et vos rêves tissaient de vos doigts nonchalants
Un avenir de fleurs sur leur route ravie.

Vous semiez sous leurs pas une moisson de roses;
Vous viviez pour eux seuls, vous riez avec eux,
Et leur voile s'enflait au souffle de vos vœux
Pour descendre à la rive où le bonheur se pose...

Vos rêves! où sont-ils? Où sont-ils, pauvres mères,
Tous les bonheur promis, les espoirs, l'avenir,
Tout ce léger tissu qu'un rien faisait frémir
Et dont les plis couvraient vos plus douces chimères?

Dans quelle nuit profonde ou dans quel gouffre sombre
Se sont-ils engloutis, enfouis à jamais?
Vers quel ciel sans étoile ou quel morne palais
Ont-ils pris leur essor pour s'effacer dans l'ombre?

Où sont-ils vos enfants, beaux comme la lumière ?
Où sont leur yeux d'aurore et leur lèvres de paix ?
Où sont-ils endormis, décolorés, muets,
Comme les épis d'or sous la faux meurtrière ?

Ils sont là, sous la terre, au seuil de la patrie
Qui les berce à jamais au rythme de son cœur ;
La brise de la mer leur murmure ses chœurs
Et la voix des canons trouble leurs rêveries.

Voici les soirs de deuil ! Vos souvenirs fidèles
Réveillent leur image et tous les temps heureux
De l'aube et des espoirs qui sont morts avec eux,
Pauvres oiseaux tombés quand ils ouvraient leurs ailes !

Vous les cherchez encor dans le nid solitaire,
Vous écoutez leur chant, leur appel familier ;
Il semble que leur pas monte dans l'escalier,
La porte va s'ouvrir ; une voix dit : Ma mère !

Mais non ; ce n'est pas lui !... Seuls, la nuit, le silence
Habitent la maison où des bouquets fanés
Achèvent de mourir dans les salons fermés,
Et vos cœurs sont lassés de mourir d'espérance.

Ils ne reviendront plus vers vos bras qui se tendent,
Ni vers vos longs baisers de tendresse fleuris ;
Ils n'auront plus leur place à la table où l'on rit
Et leurs lits aux draps blancs vainement les attendent.

Ils ne reviendront plus!... Mais dans vos cœurs tragiques
Comme dans un jardin fleurira leur beauté,
Et leur gloire montant comme un soleil d'été
Posera sur vos fronts ses clartés magnifiques.

LES PAROLES DE L'AIMÉE

— C'est un soir de douceur, ma belle,
Il pleut des étoiles au ciel,
La nuit rêve dans ta prunelle,
Tout est printemps, parfums de miel!

— Ami, n'entends-tu point, dans l'ombre,
Des canons le roulement sourd
Et la plainte des morts sans nombre?
Non, l'heure n'est pas à l'amour!

— Que m'importe à moi qu'on se batte?
Mon paradis? C'est ton œil clair,
C'est ta joue aux fleurs écarlates,
C'est ta voix qui coule dans l'air.

— Ne dis pas que ma voix te charme;
Pour le brave, c'est l'ouragan
Où se heurte l'acier des armes.
On meurt, ou l'on en sort plus grand.

— C'est jeu de fous qu'une bataille;
Restons ici main dans la main
Sans plus songer à la mitraille
Suivant notre amoureux chemin.

— Tu n'auras pas mon cœur de femme
Car c'est un soldat qu'il lui faut
Et que sa conquête réclame :
Mon cœur, vois-tu, est un drapeau!

CLAIR DE LUNE

Nuit douce et parfumée ! O clarté molle et tiède !
O divine splendeur de la lune aux yeux clairs
Qui plonge au sein des eaux sa lame de Tolède
Et baigne de cristal les océans de l'air !

Tu montes souriante, ô reine des étoiles,
Et de ton trône d'or tu regardes passer
Les amants sur la route et sur l'onde les voiles
Et tu sèmes ta paix au cœur des fronts lassés...

Tu glisses tes rayons par les doigts des charmilles,
Tu étends sur les toits tes nappes de velours
Et tu t'assieds pensive au lit des jeunes filles
Pour écouter voler leurs bleus rêves d'amour.

Es-tu triste ce soir ? pourtant la nuit est douce,
Si douce que les morts couchés dans leurs tombeaux
Entendant le bonheur fleurir parmi les mousses
Soulèvent en pleurant les plis de leurs manteaux.

Ah ! tu pleures aussi, mélancolique reine !
Et ton regard d'argent, mouillé de souvenirs,
Descend parmi les fleurs qui embaument la plaine
Où des adolescents sont couchés pour mourir.

Les vois-tu nos enfants, pâles comme l'aurore,
Fleurs de lis, étendus sur des parvis de sang,
Qui dès l'aube, ont suivi leur drapeau tricolore
Pour s'endormir le soir dans ses plis frémissants ?

Donne-leur ton baiser ; dans tes plis de lumière
Enveloppe leur corps et dis-leur que tu viens
Du village natal où les yeux de leur mère
En regardant l'azur se sont mêlés aux tiens ;

Sur un de tes rayons prends leur âme fidèle
Comme le preux Roland fut emporté jadis
Par saint Michel archange aux rives éternelles
Et mène-la vers Dieu dans son saint paradis !

GENÊTS EN FLEURS

Quelle splendeur revêt la lande !
Mille cœurs d'or se sont ouverts ;
Aussi loin qu'on regarde ils pendent
Comme grelots sur manteau vert.

Voyez-les donc ! Au vent ils dansent
Comme des sonnettes, en chœur ;
Leur rire fait fuir le silence,
On entend passer le bonheur.

Petites fleurs, flammes ardentes,
Semez votre or à pleines mains
Comme le soleil dans les sentes :
Vous n'aurez pas de lendemain.

Comme ce soir vous êtes belles !
Votre robe est d'un or nouveau ;
Seriez-vous larmes ou parcelles
Des franges de notre drapeau ?

Ou plutôt la flamme héroïque
Qui brûle au cœur de nos soldats
Et que le vent des morts tragiques
Fouette en sifflant, mais n'éteint pas ?

TESTAMENT

Frère, je l'entends, la camarade
M'invite dans son régiment ;
J'ai un trou près du cœur ; regarde,
C'est bien fini !

— Mon testament ?

— Retourne là-bas au village
Où l'on m'attend dans les bleus soirs
Où le front des tilleuls ombrage
Le banc où les vieux vont s'asseoir.

Dis au curé : Sonnez les cloches
Comme le jour des Trépassés
Lorsque le crépuscule est proche.
Alors, en entendant passer
Cette voix des tristes messages,
Les gens diront avec émoi :
Tiens ! qui donc est mort au village ?
Et le sachant, prieront pour moi.

Puis va dans la maison bénie
Qu'embaument les fleurs du jardin,
Où chante la fauvette amie
Dans les rayons des clairs matins.

Les vieux sont là, tempes neigeuses,
Le front courbé. Prends-leur le bras.
D'une voix douce et sérieuse
Dis-leur... Quoi?... Qu'ils ne pleurent pas!

S'il sort de la maison voisine
Une jeune femme à l'œil clair,
Et dont la parole est mutine,
C'est celle par qui j'ai souffert.
Si la volage s'achemine
Vers toi, dis-lui, si tu le veux
Que tu as vu sur ma poitrine
Une boucle de ses cheveux.

— Ami, entrouvre la fenêtre.
Tout est soleil, azur et chant !
C'est le printemps qui vient de naître
Pour faire fête à mon couchant.
Mon beau printemps, source tarie,
— Dis-le aux gens de mon hameau —
Je l'ai donné pour la patrie...
Bah! j'irai le finir là-haut!

FIANCÉE

Les bois sont remplis de chansons,
Des nids s'ouvrent dans les buissons,
Les vieux tilleuls baissent la tête
Se souvenant des jours de fête.

Autour de moi que de bonheur !
Rires pour tous ; pour moi, des pleurs !
Où est allé l'ami fidèle
Qui donnait à mon cœur des ailes ?

Ah ! mon héros ! Je lui ai dit :
Pars, tu me reviendras grandi ;
Et pour être comme lui, forte,
J'ai mis mes sanglots à la porte.

Et maintenant j'entends leurs flots
Courir sur mon cœur au galop
Et l'un à l'autre ils se répondent
Ainsi que l'onde appelle l'onde

Que ferai-je sur les chemins
Où les plaisirs vont par la main ?
Et comment rire avec les sources
Qui dès l'aube prennent leur course ?

Mes yeux, à pleurer sont taris,
Les lis de mon front sont flétris
Et je vais par les deuils et les larmes,
Du souvenir buvant les charmes.

S'il ne revenait pas!... Mais non,
Il reviendra! J'entends mon nom
Trembler à sa lèvre joyeuse
Comme au vent les feuilles heureuses.

Ah! mon soldat, qu'il sera beau,
Qu'il sera fier! Comme là-haut
Chantera la cloche à l'église
Quand il conduira sa promesse!

LA MORT DU SOLDAT

Comme un vol d'oiseaux noirs, le soir est descendu
Sur la plaine infinie où des arbres tordus
Tendent leurs bras géants vers les horizons pâles.
Des bises fouettent l'air, l'ombre est pleine de râles
Et la neige à flocons éparpille ses fleurs.
La bataille est finie, et toutes les fureurs
Qui montaient à l'assaut avec l'aube naissante
Reposent dans les plis des neiges caressantes.
Canons, affûts brisés, fusils abandonnés,
Casques ou baudriers, havresacs calcinés
Tachent de leurs débris l'immensité d'ivoire.
Un cheval est couché, montagne informe et noire,
Et d'autres paquets d'ombre émergent du sol blanc
Dont les lis sont rougis de leurs restes sanglants ;
Et c'était de la vie et c'était là des âmes
Qui farouches brûlaient comme d'ardentes flammes !

Pauvre petit soldat ! Comme il passait fringant
A dos de son cheval avec son régiment,
Musique en tête, et fier d'aller à la bataille
Vers le feu des canons et le chant des mitrailles !

Le voici maintenant, mourant dans la nuit, seul,
 Et la neige s'apprête à tisser son linceul.
 C'est donc là le baiser que lui donne la gloire !

Il écoute la plaine. Une voix crie : A boire !
 Une autre dit : Maman ! O plaintes des blessés
 Où la vie en pleurant, avant de s'enfoncer
 Dans la spirale d'ombre appelle encor la vie !

Il écoute, il regarde. La plaine est infinie
 Et la neige l'opresse. Et voici que son œil
 S'illumine, fiévreux, et se repose au seuil
 Des souvenirs lointains. Il revoit comme un rêve
 Ou comme un flot qui passe en chantant sur la grève
 Les bonheurs écoulés qui mourront avec lui.
 Il revoit la maison où sa jeunesse a lui
 Au parfum des lilas dont les grappes tremblantes
 Berçaient leurs encensoirs aux brises nonchalantes ;
 Il revoit le courtil, les objets familiers,
 Le chien aux longs poils noirs à sa niche lié,
 Les poules caquetant sous la porte cochère
 Et, leur jetant du grain, il reconnaît sa mère.
 Elle est là, toujours douce et bonne comme un soir
 Qui met la paix dans l'âme. Il lui semble la voir
 Diligente à l'ouvrage ainsi qu'un vol d'abeilles.
 Quand donc est-il parti ? Ah ! serait-ce la veille,
 Qu'il sent encor trembler le doigt qui l'a béni
 Et le dernier baiser d'un amour infini
 Qu'elle lui a donné quand il franchit la porte,
 Et qu'elle restait seule avec les choses mortes ?

Sa voix voudrait parler, son cœur voudrait s'ouvrir,
Mais la vision s'achève, il est là pour mourir.
Il ne sait plus, il ne voit plus!... Des pas approchent,
Une main prend la sienne, une voix toute proche
Se penche sur son front pâle comme les lis;
Elle égrène des mots que la douceur emplit;
Elle dit : *Au nom du Père...* et l'enfant l'écoute
Comme une voix du ciel qui lui montre la route,
Et comme la prière a fini de parler
Ouvrant ses yeux éteints que la mort va sceller
Il reedit : *Pour Dieu!. Pour le Roi!. Pour la Patrie!..*
Puis il penche le front comme une fleur flétrie.

A CEUX QUI SONT MORTS

Ah! combien de soldats, jeunes comme l'aurore
Vibrants comme les plis des drapeaux tricolores
 Dans les fêtes du vent,
Dorment ensevelis sous des tertres de terre,
Couchés par tas, muets, dans leurs manteaux de guerre
 Pour les nuits du néant!

Tout est fini pour eux! l'amour et tous ses rêves,
Les grandes ambitions qu'on porte comme un glaive
 Devant soi en marchant,
Tout le bonheur qui naît au soleil des enfances,
Qui brille dans les yeux, qui chante l'espérance
 Sans souci des couchants.

O l'éternelle nuit! Toutes les voix dans l'ombre
Qui montent dans le vent et gémissent sans nombre
 Pour bercer leur sommeil!
Plaintes, larmes, sanglots, comme des feuilles tombent,
Pleuvent de l'aube au soir, au seuil des mornes tombes
 Qu'ignorent les soleils.

Voix des mères sans fils, voix des enfants sans père,
Voix des amours brisés dans les âmes amères
Comme tout l'océan,

Voix douce des maisons calmes comme des reines
Dans les soleils de paix où les heures sereines
Sonnent aux vieux cadrans,

Ils sont morts nos soldats, mais ils vivent encore!
Leur tombe est dans nos cœurs; leur gloire est une aurore
Qui ombrage nos fronts
Et qui s'étend au loin, large comme des chênes
Remplissant les forêts profondes et hautaines
D'éternelles chansons.

Quand reviendra la paix, nous irons comme un fleuve,
Les mères, les enfants, orphelins et les veuves
Vers les tombeaux sacrés;
Nous irons en pleurant baiser cette poussière
Et nous y sèmerons nos larmes, nos prières
Comme l'herbe des prés.

Nous leur murmurerons des mots charmants et tendres
Qu'ils se réveilleront afin de les entendre
Comme dans leurs berceaux
Ils écoutaient jadis les chansons de leurs mères
Voltigeant dans leur rêve avec l'aile légère
Du vent dans les roseaux.

Nous leur dirons qu'ils sont la plus belle couronne,
Que leur gloire en beauté sur nos têtes rayonne
 Comme un midi doré,
Et que leur souvenir sera la noble page
Dont nos petits enfants reliront d'âge en âge
 Les exemples sacrés.

AU VENT

Lorsque tu passeras sur le front des tranchées
Venant du sol natal à larges chevauchées,
Eparpille les voix que tu pris en chemin
Sur la tête de ceux qui vont mourir demain.

Porte-leur les parfums des monts et de la plaine,
Des forêts et des fleurs dont tu as bu l'haleine
Et dont le front tremblait sous tes chastes baisers
Comme au seuil de l'amour tremblent les fiancés.

Cueille pour eux les chants que murmure l'Ardenne
Dans ses vallons de paix où les ruisseaux égrènent
Leurs gerbes de lumière, où par dessus les toits
Les clochers azurés montrent le ciel du doigt.

Prends aussi à la Flandre un peu de son silence
Au long de ses canaux vêtus de nonchalance
Ou dans sa plaine immense accoudée à la mer
Comme un lion pensif aux rives du désert.

Enlève dans tes plis les vieilles chansons folles
Que dit le carillon aux heures qui s'envolent ;
Emporte aussi les mots familiers et mutins
Qu'on se dit en passant, sur la route, au matin.

Errant devant l'église écoute par la porte
Les grandes voix de l'orgue et l'hymne qui l'escorte
Et dans le mois de mai la prière du soir
Qui monte en murmurant avec les encensoirs.

Porte-leur tous les chants et les cris de la terre,
Les rires des enfants et les sanglots des mères,
Toutes les voix du jour et celles de la nuit
Que ton aile légère en sa course poursuit.

Pépiement des moineaux, trilles des alouettes,
Feuillage susurrant, livre que l'on feuillette,
Tout ce qui mêle un son au murmure infini
Des flots tumultueux où la vie a son nid.

Va, rapide, là-bas dans le bruit des batailles
Arrêter sur le front des fils de nos entrailles
Toutes les cloches d'or et d'argent et de fer
Qui sonneront sur eux en franchissant les airs.

Et t'entendant venir, ils diront : " C'est notre âme,
C'est l'âme du pays à qui nous nous donnâmes ".
Peut-être ils pleureront songeant aux passés morts,
Mais ils seront heureux, et ils seront plus forts.

PETITES CROIX

Il en pousse partout, dans les blés et les bois,
Au bord des ruisseaux clairs dont l'éternelle voix
Jase sous les fourrés comme un bonheur d'enfance,
Sur le flanc des coteaux parmi les herbes denses.

Elles tendent les bras sur les horizons clairs
Ou se couvrent le front sous les feuillages verts ;
D'autres cherchent la paix des forêts solitaires
Et des chênes touffus ombragent leur mystère.

Elles sont là debout, tristes comme la mort,
Dans la pluie et le vent : la tempête les mord
La neige les meurtrit, le soleil les lézarde,
Impassibles toujours elles montent la garde.

Parfois de vieux débris sanglotent à leurs pieds
Képis effrités, tronçons de fusils rouillés
Qui dans les jours de gloire étincelaient de joie
Maintenant des lambeaux dont le temps fait sa proie.

Aux étés lumineux le parfum des rosiers
Baigne leur front pensif, et les hauts peupliers
Bercent en murmurant leurs rêves héroïques
Tandis que les oiseaux leur chantent leurs cantiques.

Mais dans les soirs d'automne, ô l'étrange douleur
Qui pèse sur ces croix et sur leurs vieilles fleurs,
Quand la brume agrandit leur maigre silhouette
Que le ciel est en deuil et la terre muette !

Alors, toute la nuit, leurs grands bras étendus,
Elles sont à pleurer tous les bonheurs perdus,
Et nul ne les entend et nul ne les caresse
Et ne vient à genoux consoler leur détresse.

Ainsi, comme des sœurs portant dans les jours bleus
La même robe blanche avec les mêmes nœuds
Des monts jusqu'à la plaine elles vont à la file
Tracant le même signe avec leurs bras fragiles.

Ah ! ces bras éperdus et toute leur beauté
Nous montrant les chemins que d'autres ont quittés,
Nous disant d'espérer et qu'après la nuit noire
D'autres soleils plus beaux monteront vers la gloire !

DANS LES BRANCHES

Le soleil d'été darde ses flèches éblouissantes... Sur la grand' place du village un vieux tilleul élargit ses cheveux parfumés, et dans les branches on entend un remue-ménage d'ailes effarées. L'arbre est rempli d'oiseaux. De temps à autre il s'en échappe des épithètes malséantes, des protestations indignées : Grosse bête de merle!... Aïe! tu me grimpes sur le dos!... Petite oie de mésange!... Ne vois-tu pas que j'ai des pattes?... etc.

Du fond de l'horizon accourent d'autres paires d'ailes qui se précipitent sous le feuillage protecteur... Au loin des roulements de canon troublent la sérénité des heures.

UN MERLE, atterrissant brusquement dans l'arbre au milieu d'une file de moineaux qu'il bouscule et met presque en déroute.

Oh! là, là! Quelle peur!

UN MOINEAU, sèchement.

Voilà une façon

D'aborder sur la branche! On dirait un oison!

J'en suis presque éborgné.

LE MERLE, inattentif à ses paroles.

Ah! c'est épouvantable!

LA PIE

Quoi donc?

LE MERLE

Ah! mes amis, quelle histoire effroyable!
 Laissez-moi pour l'instant me tâter le duvet...
 Vous connaissez la ferme et le coin de navets
 Où l'on pique du bec dans des tas de chenilles,
 Il y fait gras par terre et les vers y fourmillent;
 J'y picotais gaîment les plus longs, les plus gros,
 Tout d'un coup, patatras! zim! boum! mille morceaux
 De tuiles et de bois éclatent sur ma tête
 Dans un fracas de vent, de grêle et de tempête.
 A peine ai-je eu le temps de voir un trou béant
 Dans le toit de la ferme. On eût dit qu'un géant
 Descendu par ce trou écartait les murailles
 Qui croulaient lourdement dans un bruit de ferrailles.
 J'ai pris l'aile à mon cou sans en attendre plus.
 Mais quel vacarme, amis! Ah! j'en suis tout perclus!...
 Quelle affaire!

LES MOINEAUX, en chœur.

Ah! Quelle affaire! Quelle affaire!

UNE FAUVETTE, qui vient d'arriver tout émue.

Et moi? Je tremble encor... J'étais à me distraire

En me lissant la plume au seuil de ce buisson
 Où je tissai mon nid la dernière saison,
 Lorsque soudain je vois des hommes par volées
 Avec de grands ciseaux s'approcher de la haie...
 J'allai percher plus loin... Eux de couper, tailler
 Dans les rameaux touffus que c'en était pitié.
 Il n'en demeura rien. La pauvre haie à terre
 Palpitait en mourant de ses feuilles légères.
 Quand ils eurent fini, voici qu'à fond de train
 Franchissant les fossés et culbutant les grains
 Passent d'étranges chars menant plus de tapage
 Que les bras des fléaux qui mettent au pillage
 Les blés d'or dans la grange, ou que mille chariots
 S'en revenant des champs à l'heure où l'escargot
 Met au vent son museau pour boire la rosée...
 Tremblante de frayeur j'ai quitté ma croisée
 Pour filer ventre en l'air et m'envoler ici.

LES MOINEAUX, en chœur.

Quelle affaire! Quelle affaire!

LA FAUVETTE

Après tout ceci,
 Où allons-nous nicher? C'était bon le panache
 Que faisaient les buissons pour jouer cache-cache
 Tandis que l'on semait les perles de ses chants!...

S'interrompant et s'adressant à un linot qui la bouscule.

Auras-tu bientôt fini, linot trébuchant,

De me pousser de l'aile? Allons, tiens-toi tranquille!
Ou gare aux coups de bec...

LE LINOT

Ce n'est pas si facile
De garder l'équilibre au bout de ce fêtu...
Ce sont ces passereaux qui se sont abattus
Comme de gros cailloux à travers le feuillage.
Voyez dégringoler leur bande de sauvages!

UN MOINEAU, ronchonnant.

Comme si l'on n'était pas déjà trop serrés!
D'où viennent ces bergers? Qu'ils restent dans leurs prés
Avec les veaux!

LA FAUVETTE

Ami, soyez plus charitable,
Ecoutez-les d'abord.

LE PASSEREAU, en chef.

Reculez-vous, que diable!
Nos destins sont communs, nous fuyons comme vous...
Dans les prés nous suivions les vaches au poil roux
Dont l'ombre s'étendait en silence sur l'herbe,
Quand soudain : plic et plac! de tous côtés, en gerbes
Les balles sifflent. Ce n'était plus le fermier
Venant de son fusil nous chasser des pommiers!

Quel effrayant vacarme! et quels cris! quelle alerte!
Je devrais en avoir les plumes toutes vertes!

LES MOINEAUX, en chœur.

Quelle affaire! Quelle affaire!

LA FAUVETTE, plaintive.

Que devenir?

LE MERLE

Où marauder maintenant?

LA FAUVETTE

Et moi, où bâtir?

UN MOINEAU

Vont-ils vivre avec nous ces gros ventres en boule?
Nous partageons déjà le grain avec les poules!

LA PIE

Du calme, les pierrots! Ah! le bon temps, le temps
Où ma grand'mère avait son nid près de l'étang
Sur un haut peuplier. Alors la confrérie
Des oiseaux ne vivait qu'en parfaite harmonie;
Tout au long des chemins, c'était des vols dansants,
Des caresses de plume et des jeux innocents.

On s'allait becqueter sur toutes les corniches
 Et quand c'était l'hiver, comme on n'était pas riche,
 On partageait ce qu'on trouvait auprès des seuils;
 Et par les nuits de bise où le vent pique à l'œil
 Serrés l'un contre l'autre on se chauffait les plumes
 Comme dans du soleil. On guérissait ses rhumes
 En prenant le matin dans la rosée un bain.
 Mon grand' père disait...

UN GEAI, impatient.

C'est assez, à la fin.
 Cesse, vieux moulin blanc, de nous en faire croire,
 Tu racontes cent fois par jour la même histoire!

UN PERROQUET, qui s'est approché, derrière.

La même histoire !...

LE GEAI, se retournant roule des yeux de grenouille en
 apercevant ce confrère chamarré.

Qu'est-ce là ? En voilà un !
 D'où sort-il ? Quel habit ! Il n'est pas du commun.

LE PERROQUET, sur différents tons.

Du commun !.. Fermez la porte !.. Prends ton ombrelle !..
 Fichez-moi le camp !..

TOUS LES OISEAUX

Hein!

LE MERLE

Je connais la cervelle.
C'est un bourgeois, rentier. Quand la ferme sauta
Il aura pris la clef des champs. De son état
Il est flatteur, menteur, vivant avec les hommes
Et ne sera jamais les ailes que nous sommes.
C'est un drôle de coco.

LE PERROQUET

Drôle de coco!

*Il se livre à des cabrioles fantastiques, tête en bas,
qui font glousser d'un rire admiratif toutes ces folles
petites têtes.*

LE MERLE

Hé! les amis, par ici! Regardez, presto!

Les oiseaux se bousculent pour atteindre les branches extrêmes renseignées par le merle... Maintenant, dans le feuillage, c'est le silence complet... Sur la route on entend le pas d'une troupe en marche dont les tambours scandent l'allure. Bientôt le régiment paraît, il défile sous le tilleul et ses lignes s'arrêtent tout le long

des maisons. Les villageois sont sortis de leurs demeures et les drapeaux flamboyants accrochés au clocher et aux fenêtres, immobiles dans la clarté sereine de l'heure écoutent passer le souffle des grands jours...

UN PASSEREAU, tremblant.

En voilà des fusils ! Pourvu que rien n'arrive !
J'ai déjà eu si peur ! Fuyons avec les grives.

UN MOINEAU

Sois sans peur, gros dindon. Ne reconnais-tu pas
Ces braves enfants là ? Voyons ! C'est nos soldats.
L'an passé je les vis à Bressoux sur la plaine.
Ce n'est pas dangereux.

Les oiseaux se sont mis à regarder plus attentivement nos soldats... Ceux-ci, au repos, sont mêlés à la population. On se tend les mains, on cause, on rit...

UN VIEUX CORBEAU

Ils ont leur âme pleine
De jeunesse !

LE MERLE

Ils sont beaux !

LE ROITELET

Ils sont forts !

UNE HIRONDELLE

Voyez-vous

Ce blond là?... Mais, je le reconnais!... Au mois d'août,
L'an dernier, je le vis sur la route, à l'aurore,
Non loin d'Arlon... Où s'en allait-il? Je l'ignore...
C'était un matin d'or, partout les coqs chantaient
Et dans l'éveil des bois les feuilles chuchotaient.
C'était un de ces jours où nos ailes de soie
Naviguent dans l'espace en frémissant de joie.
Un bras de jeune fille appuyé sur le sien
Cherchait auprès de lui un robuste soutien.
Ils paraissaient vêtus d'amour et de jeunesse
Et de tous les bonheurs que leur ombre caresse.
Quand je passais près d'eux, l'un à l'autre disait :
Tu ne m'oublieras pas ! et leur voix s'effaçait
Comme si leur bleu rêve avait suivi la trace
De mes ailes ramant dans les mers de l'espace !

Tenez ! cet autre là, dont la barbe est d'argent
Et qui porte à son bras des galons de sergent,
Même jour, à midi, c'était près de Malines,
Je le vis en passant. Trois enfants, des bambines,
Trottaient sur ses talons. Sa femme auprès de lui
Marchait le front penché comme allant dans la nuit.
Ah ! les pauvres chers yeux, pleurant sous leur paupière,
Plus tristes qu'un vieux nid brisé d'un coup de pierre !
Ils avaient tous pleuré... J'entendis une voix
D'enfant, elle disait : Père ! on priera pour toi
Le soir près de la Vierge, et tu reviendras vite !...

Ce n'est pas tout, je crois.

S'adressant à une mésange qui est venue se percher devant elle.

Tire-toi, la petite,

Que je puisse mieux voir... Vois cet adolescent
 Au bout de la rangée ; il parle à un passant.
 Eh bien, le même soir, c'était dans un village
 Près de Tournai, j'allais terminer mon voyage ;
 Et ce soir-là, le ciel était d'un bleu d'amour
 Où palpait encore la caresse du jour,
 Si tendre et si profond que mon aile enivrée
 Plongeait et replongeait dans les mers éthérées...
 Comme je descendais vers les eaux de l'étang
 Où nous allons mouiller nos longs voils haletants
 Avant de remonter plus haut dans la lumière
 Qui traîne encore au ciel quand elle a fui de terre,
 Ce jeune homme passait. Mais avant de tourner
 Le coin de son chemin, il s'était retourné
 Et sa main battait l'air comme un vol de nos ailes...
 Il envoyait l'adieu qui mouillent les prunelles
 A un vieil impotent assis dans un fauteuil
 Qui répondait à peine et qui tremblait de l'œil...

UN MOINEAU, faisant l'entendu

Tu nous en pailles, farceuse ; on connaît ton voyage !
 Arlon, Malines, Tournai, un jour ! Quel ramage !
 Jadis je mis deux mois à faire ce chemin...

L'HIRONDELLE vexée

Crois-tu que j'ai le nez fourré dans les crottins

DANS LES BRANCHES

Quand je chemine en haut ?... Va te laver les pattes...
Et d'ailleurs, ce jour-là, j'ai vu, malgré ma hâte,
Tout le long des chemins de ces adolescents
Qui s'en allaient, pensifs comme le soir, laissant
Derrière eux la maison de ses bonheurs fleurie.
Partout des yeux rougis et des âmes meurtries !
C'était triste ! oh ! si triste !

LE MERLE

Enfants ; allons ! par ici !

On dirait du nouveau...

*Les troupes en effet ont repris leur alignement...
On entend le bruit clair des baïonnettes qu'on fixe au
canon... Des ordres brefs tranchent l'air comme une lame
d'épée... Tout au bout on aperçoit plus brillant un état-
major...*

UN MOINEAU

C'est amusant ceci :

Là-bas le général ; il passe la revue.

(S'adressant à son voisin.)

Te souviens-tu, Lambin, autrefois dans les rues
A Bruxelles en Brabant, nous vîmes même chose ?...
Nous étions dans le Parc cachés parmi les roses
Derrière les chevaux...

LE MERLE

C'est quand tu cheminais
 Tout en baguenaudant de Maline à Tournai ?

Les préparatifs de la revue sont terminés et les officiers ont crié : Présentez, armes! Le général et son escorte s'avancent comme des pensées lumineuses du bout de la grand' rue. Les clairons et les tambours battent Aux Champs au rythme du cœur de ces soldats immobiles comme des épées plantées en terre... La musique des cuivres entonne une marche héroïque qui conduit au soleil... Les drapeaux inclinent la tête... Les oiseaux sont plongés dans une admiration stupéfaite...

LES PETITS MOINEAUX, battant des ailes.

Que c'est beau! Que c'est beau!

LA PIE

Autrefois ma grand'mère...

LE CORBEAU

Silence!

LA CORNEILLE

Ça c'est beau, sais-tu!

LE CORBEAU

Ma commère

Des Marolles tu viens, je crois.

- LA CORNEILLE, froissée.

Pardon ! mon vieux,

Mes salons ? Tours Sainte-Gudule...

LE CORBEAU

Allons, tant mieux !

QUELQUES OISEAUX

Si nous chantions aussi !

LES AUTRES OISEAUX

Oui, chantons tous ensemble.

Le feuillage aussitôt se remplit d'un concert étourdissant. Les moineaux pépient, les fauvettes fredonnent, les hirondelles gazouillent, les alouettes tirelirent, les geais cajolent, les mésanges titinnent, les merles sifflent, le corbeau croasse en sourdine et le feuillage ému frissonne en murmurant...

LE HIBOU, passant le nez à la fenêtre de son trou dans un creux de l'arbre, et d'une grosse voix.

En voilà du potin ! Vous pourriez, il me semble,
Laisser dormir les gens en paix.

Il se renfrogne dans son ermitage... Les oiseaux se sont tus...

LA FAUVETTE, tout bas à l'oreille du rouge-gorge.

Vois donc ces gens !

La boulangère pleure, elle va s'épongeant
Les yeux ; et ce vieux là qui branle de la tête !...
Et encor celui-là !... et tous !... Ah ! quelle fête
Qui fait monter le cœur en sanglots vers les yeux
Et dans l'âme suspend tous les drapeaux joyeux
Dont les plis sont tissés de tout ce que l'on aime !...

LE ROUGE-GORGE

Mon œil me pique aussi !

LE CORBEAU

Bon ! voilà mes ailes mêmes
Qui tremblent sur mon dos ! C'est tout de même fort !
Une vieille carcasse qui ne craint pas la mort !

LE MERLE

Maintenant, c'est fini : En avant, marche ! Ils partent...

L'HIRONDELLE

Où vont-ils ?

LE CORBEAU

Au combat !

LE MERLE

A la gloire!.. Ils écartent

Du soleil en marchant.

LES PETITS MOINEAUX, en chœur.

C'était beau ! C'était beau !

Les troupes sont parties. Le village est retombé dans un silence plus lourd... La voix des canons roule, plus proche... Tout d'un coup, Boum ! Boum ! Une grosse branche vole en éclats.

UN MOINEAU

Nous voilà bien ! Filons!...

TOUS LES MOINEAUX

Oui, suivons les chevaux.

Ils partent d'une seule volée...

LE CORBEAU

Moi, je suis la tempête sur le dos des nuages.

Il prend son vol en croassant.

LE MERLE

Amis, nous resterons; nous aimons nos villages.
La musique est partie et l'on pleure partout...
Alors nous chanterons des chants si beaux, si doux
Que les mères diront écoutant nos cantiques :
Le printemps va venir! Et les bonheurs magiques
Fleuriront dans leurs cœurs comme les fleurs en mai.

LA TOURTERELLE

Il faudrait prévenir ce vieux hibou si laid
Qui loge dans ce trou, solitaire et revêche.

DES OISEAUX

Prévenons le hibou.

LE MERLE

Hé! l'ermite, dépêche
De quitter ton grenier ou malheur à ta peau.

LE HIBOU, baillant à la lucarne de son trou.

Par la lune, allez-vous me laisser en repos ?

*Tous les oiseaux s'envolent... Quelques instants après
un obus vient éclater dans le tronc de l'arbre qui s'épar-
pille de tous côtés... Nul ne revit le hibou...*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Lettre à la Fiancée	page 7
Leurs Mères	10
Les Paroles de l'Aimée	13
Clair de Lune	15
Genêts en Fleurs	17
Testament	19
Fiancée	21
La Mort du Soldat	23
A ceux qui sont Morts.	26
Au Vent	29
Petites Croix.	31
Dans les Branches	33



